



TRIBUNE D'EAUX changer

*Si
vous recevez
cette revue
pour la
première fois
voyez
page 3*

MUTATIONS EN BELGIQUE

« S'habituer à une
nouvelle manière de voir »

CAUX

4 juillet — 30 août 1981

pouvoir corrupteur ou pouvoir libérateur

Quel pouvoir régira le monde de demain ?

Le pouvoir de l'argent ? Le pouvoir technologique ? Celui qu'on impose à la pointe du fusil ?

Trop souvent, l'homme s'est fié au pouvoir de son intelligence. Il est contraint aujourd'hui à une révision déchirante.

Malgré l'empire exercé par leurs moyens économiques et militaires, les super-puissances elles-mêmes se trouvent démunies face à la pression des passions humaines et des idées. Partout le pouvoir s'émiette jusqu'à devenir insaisissable. D'infimes minorités de jusqu'au-boutistes peuvent défier les Etats. Quant au simple citoyen, il résiste à l'emprise grandissante de la bureaucratie et de la technocratie. Comme l'homme politique lui-même, il souffre de l'ambiguïté du pouvoir.

Et pourtant, partout dans le monde, des signes témoignent d'une puissance sur laquelle les hommes peuvent brancher leur existence et par là contribuer aux changements organiques nécessaires à la société. Seule la puissance du Créateur est capable de purifier les passions des hommes et de faire converger leurs efforts. Quand l'individu se tourne vers elle, il découvre une source infaillible de conseils et de directives lui permettant de devenir l'artisan d'une véritable fraternité humaine.

Les rencontres internationales du Réarmement moral rassemblent les personnes des pays riches et des pays pauvres, des membres des institutions établies et des groupements qui les contestent. Elles permettent à chacun de mieux appréhender cette source décisive de puissance, d'y puiser une force nouvelle pour lui-même et pour le monde qui l'environne.

Le centre de conférences de Caux comprend un ensemble de bâtiments permettant de recevoir simultanément plusieurs centaines de personnes. Le programme quotidien comprend des séances plénières, avec traduction simultanée, des séminaires, des activités culturelles (représentations théâtrales, films, etc.). Le village de Caux surplombe le lac Léman à 1 000 mètres d'altitude. Il se trouve à 1 h 30 en voiture ou en train de Genève et à 20 minutes de Montreux.

RENCONTRES INTERNATIONALES
DU RÉARMEMENT MORAL

PROGRAMME

Dans le cadre des rencontres qui se dérouleront tout l'été, les sessions suivantes ont été prévues :

4-14 juillet

Pouvoir corrupteur ou pouvoir libérateur ?
Présence d'une délégation venant spécialement d'Australie et du Pacifique.

16-24 juillet

Chacun compte
Une session animée par des jeunes.

27 juillet-3 août

Les yeux grands ouverts sur l'avenir
Rencontre des familles.

5-9 août

Guérir l'homme et la société
Pour toutes personnes intéressées par les problèmes de la santé.

15-19 août

Présence de l'Afrique

25-30 août

Crise économique : des raisons pour changer
Pour responsables de l'industrie, des syndicats et de la vie économique.
Les détails concernant ces rencontres peuvent être obtenus auprès du secrétariat.

Prix du séjour

Les frais de fonctionnement du centre sont couverts par des dons en espèces et en nature et par les contributions des participants. Ceux-ci sont invités à verser pour leur séjour la somme qu'ils estiment devoir et pouvoir donner. Les indications suivantes aideront chacun à se déterminer :

— En donnant 25 francs suisses par jour, on couvre ses frais minima de nourriture et de logement.

— En donnant 50 francs par jour, on participe aussi aux frais d'entretien des bâtiments, de gestion et de secrétariat.

— En donnant plus de 50 francs par jour, on soutient ceux qui ne peuvent assumer la totalité de leurs frais de séjour (familles, jeunes, délégués de pays ne pouvant exporter des devises, etc.).

Les places disponibles étant limitées en période de pointe, on est prié de s'annoncer dès que possible et au plus tard dix jours à l'avance au Secrétariat des conférences, Réarmement moral, CH 1824 Caux (Suisse). Téléphone (021) 61.42.41.

A défaut de mieux

Si chaque Français avait un candidat idéal auquel apporter ses suffrages, il trouverait un certain enthousiasme à aborder la campagne présidentielle. Or les figures charismatiques sont rares. Nous sommes, hélas, réduits à voter... pour des hommes, avec leurs défauts et leurs qualités. Mais les défauts que nous installons à la tête de l'Etat, nous pouvons aussi travailler à les corriger. Quant aux qualités, nous pouvons faire en sorte qu'elles soient pleinement mises au service de la communauté nationale et internationale. Si une telle

détermination nous guide durant la campagne électorale, cela nous redonnera goût à la chose publique. En tout état de cause, nos élus se sentent souvent très seuls. Ils paraissent peut-être intouchables, mais les sondages d'opinion ne seraient pas si fréquents si les hommes politiques n'étaient pas ultrasensibles à ce que pensent leurs électeurs. A nous de chercher avec ténacité comment faire remonter jusqu'à eux nos aspirations et nos souhaits d'intérêt général.

Méridien

À TRAVERS CHAMPS

Lumière du matin

Après la pluie de cette nuit, le ciel s'est peu à peu dégagé à l'aube et le soleil d'hiver éclaire un ciel d'un bleu timide où traînent des nuées claires.

A travers les carreaux de nos vieilles fenêtres, ce fond de brume lumineuse devient un damier légèrement teinté de bleu, de vert ou de rose, au gré de la matière diversement colorée de ces verres vieux de deux siècles.

Les maîtres verriers qui travaillaient jadis dans les claires de la Forêt de Lyons chauffaient leurs fours au bois de hêtre et trouvaient leurs matières premières dans les argiles à silex qui couvrent le plateau de craie. Ajoutaient-ils des colorants ? Ou bien la diversité des ingrédients suffisait-elle à colorer de teintes subtiles les vitres minces de jadis ?

Puisque chaque carreau de verre teinté interprète à sa manière la route mouillée, le ciel changeant, l'étang qui brille entre les troncs, nos vieilles fenêtres feraient bien de nous rappeler que chacun de nos voisins voit le monde qui l'entoure et la vie qu'il mène à travers le prisme coloré de son propre tempérament. Nous ne le comprendrons jamais, nous ne pourrons rien pour lui si nous n'arrivons pas à voir à travers lui la vie telle que ses yeux la colorent.

Philippe Schweisguth

Universalité

Un lecteur britannique nous écrit : « Dans le dernier numéro de *Changer* (février 1981), j'ai particulièrement apprécié le reportage sur la conférence en Inde sur le développement. J'ai pensé l'envoyer à plusieurs amis dans les pays du tiers monde. Mais, en lisant l'interview de Mlle Chaurand (page 11), j'ai relevé une phrase qui rend ce numéro inutilisable avec des non-chrétiens : « Je me suis engagée dans une révolution chrétienne, dit celle-ci, celle du Réarmement moral. » Il me semble tout à fait acceptable d'exprimer une conviction chrétienne personnelle mais, ici, elle offre une définition du Réarmement moral qui risque d'exclure une grande partie de l'humanité. »

Nous n'aimons pas censurer les personnes que nous interrogeons. Il ne fait pas de doute que le Réarmement moral a pris le principal de son inspiration dans l'Evangile. C'est certainement ce à quoi fait référence Mlle Chaurand.

Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, était lui-même profondément chrétien mais le mouvement qu'il a lancé à la veille de la seconde guerre mondiale exprimait un appel universel à un réarmement moral et spirituel du monde.

Tout homme qui a fait l'expérience du changement personnel, quelles que soient ses origines ou ses croyances, peut vivre et transmettre l'état d'esprit révolutionnaire que préconise le Réarmement

moral, comme l'expose Jean-Jacques Odier dans ce numéro (page 8).

La baguette

On nous écrit d'autre part : Méridien me permettra-t-il de n'être pas d'accord avec lui sur « le coût de la baguette » ? Même si les boulangers ont trop profité de la libération des prix pour rattraper plus que la hausse des salaires et du fuel qui pèsent sur leur prix de revient, on peut comprendre leur révolte contre un collègue qui travaille avec sa famille bien au-delà des horaires légaux pour s'approprier leur clientèle.

Ceci dit, rappelons qu'au début du siècle, dans les campagnes, la vente d'un kg de blé payait l'achat d'un kg de pain. La vente du son payait la façon du meunier. L'eau incorporée à la farine payait le travail du boulanger. Si la meunerie et la boulangerie avaient fait — mais elles ne le pouvaient sans doute pas — les mêmes progrès de productivité que les producteurs de blé, le boulanger de La Ciotat vendrait sa baguette de 200 g non pas 1 F mais 0,20 F.

Ph. S.

Nous n'avons pas prétendu que le boulanger de la Ciotat travaillait dans des conditions normales. La réaction violente, du moins sur le plan verbal, de certains de ses confrères nous amenait simplement à montrer comment l'être humain se régimbe d'autant plus que sa conscience est troublée.

Si vous recevez « Changer » pour la première fois...

Ce numéro de notre revue — comme ce sera le cas pour ceux d'avril et de mai — est envoyé à titre gracieux à un certain nombre de personnes dont les noms nous ont été donnés par nos abonnés ou par l'équipe de rédaction.

Cet envoi nous fournit l'occasion d'atteindre un plus large public.

Nous espérons que la lecture de ces numéros vous intéressera.

Au mois de mai, une lettre vous indiquera le nom de la personne qui nous a communiqué votre adresse et vous donnera la possibilité de vous abonner si vous le désirez.

Le service de diffusion

Des citoyens belges de diverses origines face aux mutations de leur pays

Enquête de Philippe et Lisbeth Lasserre

« Nous sommes à la jonction de l'Europe du nord et de l'Europe du sud. C'est un peu comme les plaques terrestres du pourtour méditerranéen : ça bouge ! » La jeune responsable d'un centre d'information du Parti populaire européen, à Bruxelles, qui nous fait ce commentaire, évoque par cette métaphore et la réalité belge d'aujourd'hui et ce qui pourrait être la destinée de ce pays. Lieu de rencontre entre civilisations et groupes linguistiques, notre voisin du nord voit en ce moment se superposer deux crises qui, selon certains, mettent en péril la survie même du pays.

Durant la dernière semaine du mois de janvier, deux constructeurs automobiles (Citroën et British Leyland), annoncent la fermeture de leurs usines en Belgique ; une grève de protestation contre la concentration de la production de l'acier éclate dans la sidérurgie wallonne et des ouvriers du textile entament une grève de la faim pour attirer l'attention de l'opinion

sur la gravité de la situation dans leur secteur. Tout ceci dans un pays qui, avec un taux de chômage de plus de 10 % de la population active, détient un record peu enviable dans l'ensemble de la C.E.E. et se heurte, notamment avec le déficit de son système de sécurité sociale, à de très graves difficultés financières. Nul ne sait, à l'heure où nous écrivons ces lignes, combien de temps le quatrième gouvernement de M. Martens va pouvoir tenir.

« S'il y avait des élections aujourd'hui, nous a dit l'un de nos interlocuteurs, l'enjeu en serait la survie économique du pays. »

Il n'en reste pas moins que cette crise économique, en même temps, ne fait qu'éclipser la crise nationale plus profonde et plus ancienne qui divise Flamands et Wallons et qui, ces dernières années, a rebondi à propos du statut de Bruxelles.

« C'est l'heure de la régionalisation », nous a dit le sénateur Humblet, membre

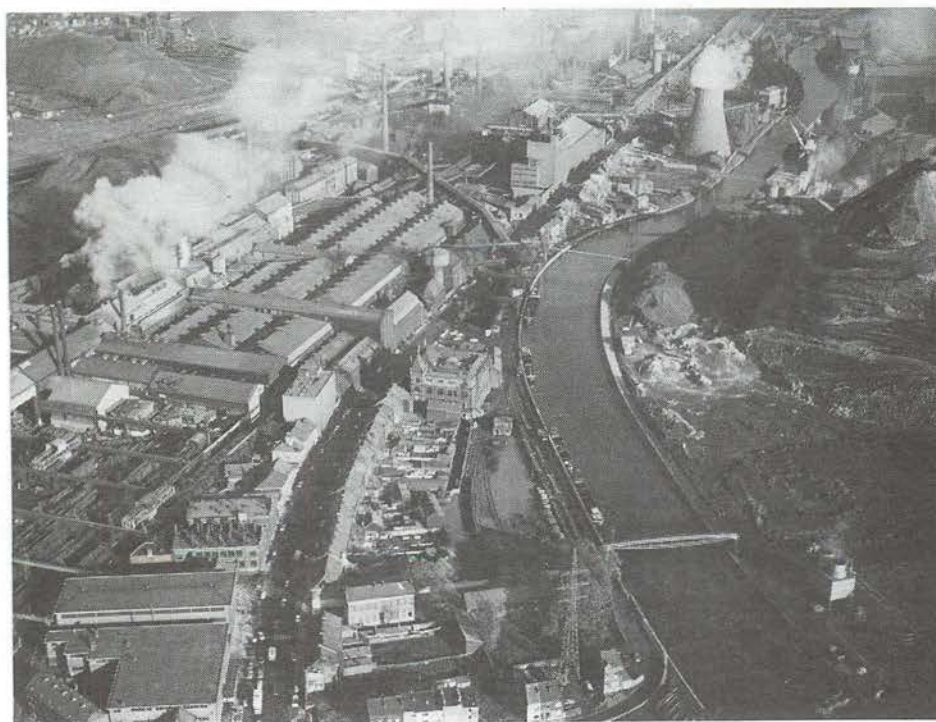
du Rassemblement wallon, déplorant que les institutions actuelles soient un « amalgame qui ne satisfait personne ». En effet, depuis août 1980, la régionalisation des parties flamande et wallonne du pays a été parachevée par une réforme constitutionnelle qui laissait gelé, c'est-à-dire non résolu, le problème de Bruxelles et, d'autre part, était considérée trop fédéraliste par certains et pas suffisamment par d'autres.

« L'Europe vit à l'heure du romantisme régionaliste et linguistique ; l'ère jacobine est terminée », affirme de son côté un ancien haut fonctionnaire des services d'information, M. Hugué, pour justifier la réforme de 1980. « Les Wallons ne veulent pas devenir français et les Flamands ne veulent pas devenir néerlandais. » Ce qui tendrait à prouver que tous veulent rester belges, à tel point que plusieurs personnes ont tenu à préciser que, selon eux, la France n'avait plus l'intention d'annexer la Wallonie et les Pays-Bas les provinces néerlandophones !

Tout semble se ramener à un problème de rapports entre communautés et à une question de degré : jusqu'à quel point faut-il que les structures nouvelles séparent les francophones des néerlandophones ? Déjà on entend parler d'apartheid ! « Je ne veux pas qu'on décide pour moi de mon identité, s'exclamait quelqu'un lors d'une discussion politique à laquelle nous assistions. Va-t-on décider pour le citoyen, s'il est flamand, wallon ou bruxellois ? Nous n'avons pas mandaté nos élus pour qu'ils modifient notre identité. »

Deux communautés, deux langues

Les raisons historiques qui ont conduit à cet état de fait sont nombreuses et complexes : au cours des siècles, les Espagnols, les Bourguignons, les Autrichiens, les Français, les Hollandais, sans oublier Jules César, ont conquis ou dominé ce « petit triangle fouetté par les grandes tempêtes » (Régis Hanrion) et ce n'est qu'en 1830 qu'une révolution popu-



laire, née à Bruxelles et soutenue par les Wallons et des Louvanistes épris des idées politiques répandues par la révolution française, donna naissance à la Belgique actuelle, faisant cohabiter deux communautés très différentes et dotée d'une capitale alors à majorité flamande.

Durant tout le dix-neuvième siècle et jusqu'au lendemain de la première guerre mondiale, la langue française fut celle des élites dirigeantes, de l'armée, des tribunaux (en 1914, deux déserteurs flamands furent jugés et condamnés à mort *en français* sans comprendre jusqu'au dernier moment ce qui leur arrivait !). La Wallonie, avec l'expansion de l'industrie du charbon et de l'acier, était la première région économique du pays et le faisait sentir. En pays flamand, la bourgeoisie possédante, encouragée par l'Eglise qui avait toujours privilégié le français par rapport au flamand, langue des hérétiques protestants de Hollande, préférait recourir au français.

Depuis, un véritable renversement s'est opéré, tout en laissant de nombreuses traces de part et d'autre. « Assez rapidement, nous dit M. Maton, un géomètre qui a travaillé vingt et un ans au Congo (Zaire) et est installé depuis peu à Bruxelles, il s'est manifesté du côté flamand une réaction de défense de la langue qui est maintenant unifiée et qu'on appelle le néerlandais. Nous avons donc à faire à une partie du peuple qui revendique sa culture, ce qui est très positif, même si cela bouleverse les institutions. Mais il faudrait abattre les barrières dressées par les peurs qui se manifestent de part et d'autre. » En outre, par la démographie, les Flamands sont devenus plus nombreux. Une industrie moderne s'est installée en Flandre au cours des dernières décennies, fortement soutenue par des investissements américains, tandis que l'industrie traditionnelle de la Wallonie (sidérurgie et textile notamment) recevait de plein fouet les effets de la crise. Complexes d'infériorité économique chez les Wallons, d'infériorité et d'isolement linguistiques chez les Flamands (dont la langue a été véritablement martyrisée) rendent les relations difficiles. De plus, comme le soulignait le sénateur Humblet, il règne maintenant « une soumission économique de fait de la minorité française à la majorité flamande ». « Le problème n'est pas à dédaigner », nous dit un membre de la K.U.L. (Université catholique de Louvain, entièrement néer-

landophone) qui souffre particulièrement du fait que tout a commencé par la scission de son université et que ce sont souvent des Flamands devenus francophones « qui gueulent le plus fort ».

« Heureusement, souligne Jean Rey, ancien ministre de l'économie et ancien président des Commissions européennes, il n'y a pas eu de violence entre Flamands et Wallons (sauf dans les villages des Fourons, qui comptent 4 500 habitants). On n'a pas vu de Belges, pour des raisons de culture ou de langue, utiliser des méthodes violentes les uns contre les autres. »

La question de Bruxelles

Toujours est-il que « la Belgique de papa », unitaire et centralisée, est bien morte. Le nouveau statut régional a eu pour conséquence un dédoublement de tous les services et de toutes les activités du pays. De nombreux ministères (culture et enseignement notamment) ont désormais deux titulaires, l'un flamand, l'autre wallon. Les associations de tous genres ont aussi dû se dédoubler, sous peine de ne plus recevoir de subsides gouvernementaux. Même l'Eglise participe à cette division. En fait, elle en a été l'instigatrice à plusieurs occasions : séparation des ordres provinciaux, scission de l'université de Louvain et création de l'université de Louvain la Neuve ; enfin, plus récemment, décision de nommer deux évêques à Bruxelles, où les paroisses sont également divisées (deux communau-

tés, dirigées chacune par un prêtre, se partagent parfois la même église et les mêmes locaux dans une même ville de banlieue !)

« C'est le problème de Bruxelles qui empoisonne l'atmosphère, nous dit M. Maton. Non pas Bruxelles en tant que ville flamande ou française autrefois entièrement flamande (la ville est aujourd'hui francophone à 80 %, d'où l'aigreur des Flamands), mais en tant que capitale, avec son attitude de supériorité sur la province et, de la part de ses habitants, une nuance de dédain que Flamands et Wallons ressentent très fortement. Quand le Flamand vient à Bruxelles, il se sent très mal à l'aise parce qu'on y parle français et parce que le Bruxellois est ce qu'on appelle un « gros cou », un monsieur qui se croit supérieur aux autres. Il faut amener les habitants de la capitale à se tourner généreusement vers le reste du pays. Cela est plus important que le problème de langue. »

Le référendum non officiel du 31 janvier, organisé par les partis prowallons, a contribué à irriter les esprits, surtout les Flamands, qui trouvent injuste le principe « un homme-une voix » pour une capitale qu'ils estiment être tout autant la leur, d'autant plus que dans le statut régional ils ont accepté le principe de parité au niveau du gouvernement, alors qu'ils sont majoritaires dans l'ensemble du pays.

Lors d'un dîner chez M. et Mme Maton — durant lequel toute la conversation se déroula en français, par égard pour les Parisiens présents ! — un enseignant flamand de Hasselt, M. de Backer, nous



A gauche, les Aciéries Cockerill, au bord de la Sambre, objet d'une importante restructuration affectant toute la sidérurgie wallonne. A droite, un des joyaux de l'architecture flamande : la Grand-place de Bruxelles.

expliqua longuement comment il ressentait les choses : « Nous autres Flamands, commença-t-il, avons toujours été occupés par des puissances étrangères, et cela nous a marqués. Nous sommes très sensibles à ceux qui nous font sentir que nous sommes moins que les autres. Chez nous, ça a duré deux mille ans, depuis que les Romains sont passés dans notre pays. Pourtant, il y a entre nous une telle interdépendance que cela devrait nous rapprocher, puisque nous avons quelques racines communes. Le problème, c'est qu'on voit seulement les différences et qu'il y a peu de gens qui voient ces racines. Il vaudrait mieux partir du fait que nous sommes tous des êtres humains.

« Pour arriver à la réconciliation, poursuit-il, il faut que j'accepte qu'il y a d'autres façons de penser chez des gens qui visent au même résultat. Il faut aussi oublier le passé, ce qui m'est très difficile en tant que Flamand.

» Pour moi, un certain changement est intervenu il y a deux ans, lorsque j'ai découvert l'existence du Réarmement moral. J'ai vu à l'action un état d'esprit qui pourrait nous aider à résoudre nos problèmes. Car j'ai été bouleversé par la qualité des contacts, par la manière de se rencontrer. Puis, à Caux, j'ai fait la connaissance de Belges francophones et j'ai vu qu'il est possible d'avoir une autre attitude envers eux. Ce qui exige de moi que je change en premier. Jusqu'à ce moment, j'avais de la haine contre les francophones. Maintenant, la haine, c'est fini, sauf pour ceux qui disent : je ne *veux pas* m'entendre avec vous et qui refusent de parler néerlandais, même quand ils le savent ou devraient le savoir, comme dans les magasins ou dans l'administration à Bruxelles ! Avec les autres, ça ne me gêne pas qu'ils ne sachent pas le néerlandais et j'ai maintenant de bons amis wallons.

» J'ai participé à Bruxelles à des rencontres

entre représentants des deux communautés. Ce sont des gens avec qui je pourrais travailler et avec qui nous recherchons des solutions pour le pays. L'important, lors de telles rencontres, c'est de reconnaître ses propres torts et d'essayer de comprendre les problèmes des autres. Il faut entretenir des liens entre les deux communautés. C'est pour cela que, dans mon école, j'ai proposé – sans succès jusqu'ici – d'organiser des échanges avec des élèves francophones. »

« Les Wallons de Bruxelles et d'ailleurs n'ont pas eu le souci de comprendre ce qui se passait chez les Flamands, nous dit de son côté notre hôte. Nous avons lésé toute une partie de notre peuple dans ce qu'il a de plus intime, sa langue. Nous avons accompagné cette francisation d'un complexe de supériorité absolument injustifié. Oui, il faut oublier le passé, mais il faudra aussi revenir sur certaines choses et avoir le courage de dire que nos ancêtres ont eu

« S'habituer à une nouvelle manière de voir »

Une interview de Jean Rey

Ancien ministre de l'Economie nationale, ancien président des Commissions européennes, Jean Rey voit avec optimisme l'avenir de son pays. Fort de son expérience belge et européenne, il a répondu à certaines des questions que nous nous sommes posées durant notre séjour à Bruxelles.

– *Que pourrait être le ciment qui lie tous les Belges ?*

– Nos compatriotes sont sensibles à tous les souvenirs historiques. La Belgique a été occupée par des souverains étrangers

pendant trois ou quatre siècles. Par conséquent, il y a une vieille tradition de liberté dans ce pays qui fait que les Belges sont assez indépendants et fiers de l'être.

Le second élément important est la succession de rois que nous avons eue, avec des personnalités assez différentes, de Léopold 1^{er} jusqu'au roi Baudouin. La popularité de la dynastie belge est absolument évidente. Quand on pense à l'état de division des esprits dans notre pays, le roi Baudouin et la reine Fabiola sont acclamés partout, quels que soient la ville, la région,

le village où ils sont. La dynastie est un grand ciment d'unité.

En troisième lieu, la période de transition que traverse la Belgique en ce moment, passant d'un régime unitaire à un régime fédéral, est grandement facilitée par le fait que nos voisins n'ont pas le moindre désir d'annexer le pays.

Les Belges sont donc livrés à eux-mêmes. Leurs querelles ne doivent pas être prises trop au tragique.

– *Et l'idéal européen ?*

– De toute évidence, les Belges sont très européens. La politique d'intégration européenne a été inaugurée dans un concours tout à fait général de l'opinion et des partis politiques. La politique européenne de Paul-Henri Spaak (1) n'a jamais été discutée par personne. En 1979, les élections au parlement européen ont été des chocs de tendances. Mais personne n'a fait campagne contre l'intégration européenne. Même si l'idéal européen n'est pas un ciment pour les Belges, il n'y a pas ici d'anti-européanisme.

– *Quelles sont les forces de rapprochement dans le pays ? Quelles sont les expériences, aussi modestes soient-elles, de conciliation ou de réconciliation, sur lesquelles on peut fonder un espoir ?*

– Ce que j'espère, c'est qu'une certaine sagesse viendra prendre la place des batailles au fur et à mesure que les problèmes seront résolus. La tolérance linguistique est beaucoup plus grande maintenant qu'elle ne l'était il y a un quart de siècle. Le fait qu'on soit en train de réviser la Constitution, de créer des régions, des pouvoirs qui, autrefois, n'existaient pas, par conséquent de décen-



M. Jean Rey, en conversation avec M. et Mme Fernand Maton, de Bruxelles.

tort. Dans ma jeunesse, à Louvain, j'ai passé par le stade de la haine du flamand. Maintenant, j'aime parler néerlandais. Si nous aggravons nos querelles, nous faisons le contraire de ce qu'il faut pour l'Europe et nous décourageons nos partenaires. »

Une vocation particulière

Pour Mme Maton, c'est essentiellement un problème moral : « Pendant des années, ajoute-t-elle, je n'ai pas voulu parler flamand par esprit de supériorité. Il a fallu le Réarmement moral pour m'amener à me rendre compte du tort que je faisais au pays. Je n'avais jamais compris ce que mon comportement faisait aux autres. »

A peine arrivés à Bruxelles, M. et Mme Maton ont pris l'initiative de réunir un groupe de francophones et néerlandophones chrétiens. Ils se sont heurtés à des

difficultés et à des résistances, mais ont pu déjà tenir quinze réunions en quinze mois et maintenant leur groupe a essaimé : trois groupes différents se réunissent à intervalles réguliers. Nous avons pu assister à une de ces réunions. A un participant qui proposait que chacun, Flamand ou Wallon, dresse la liste des revendications de sa communauté, M. Maton a répondu que, pour éliminer la méfiance, il vaudrait mieux dresser la liste de ses torts : « C'est une véritable reconversion que vos paroles impliquent, » s'exclamait alors un autre membre du groupe.

« Lors d'une des premières réunions, relate M. Maton, j'ai raconté les expériences de mon enfance à Louvain et je leur ai parlé de mon amertume contre les Flamands et surtout contre la langue flamande. Je leur ai dit que j'avais ainsi contribué à creuser le fossé et j'ai demandé pardon aux Flamands présents. Puis un moment de silence s'est imposé, à la suite duquel un ami flamand a parlé de son amertume contre le français et spécialement contre le fait qu'à Bruxelles on ne parle pratiquement plus que cette langue. Il annonçait alors sa décision de parler à nouveau français lorsqu'il se rendrait dans la capitale. »

Tous les Belges que nous avons interrogés étaient très conscients de la vocation particulière de leur pays : charnière entre le nord et le sud de l'Europe, lieu de rencontre pour les nations, peut-être, si des solutions satisfaisantes sont trouvées au problème communautaire, modèle pour d'autres situations difficiles dans le monde. « Il nous faut trouver une solution et l'exporter là où les besoins sont encore plus grands, nous a dit M. Maton, comme en Inde ou en Irlande... »

traliser le pays et d'en faire un Etat fédéral, doit progressivement habituer nos concitoyens à une nouvelle manière de voir les problèmes. D'ici à la fin du siècle, une certaine paix sera rétablie. Le plus difficile vient de ce que la capitale représente l'objet principal de la querelle.

J'ai demandé hier soir au ministre de la Communauté française : « Est-ce que vous vivez en paix avec votre collègue flamand ? » Il m'a répondu : « Oui, je vis en paix, mais nous ne nous voyons pratiquement jamais. » Le résultat de cette nouvelle politique, c'est que l'on ne se voit pas. Chacun fait ses affaires de son côté.

— *Croyez-vous que le centre du Réarmement moral de Caux, en tant que lieu de rencontre privilégié, peut jouer un rôle vis-à-vis de la Belgique ? Comment ?*

— C'est sûrement un lieu de rencontre privilégié. Caux a joué un rôle très important dans un certain nombre de réconciliations — et je pense à l'exemple éclatant de la réconciliation entre Chypriotes. Si Caux envisageait de rassembler pendant une semaine un certain nombre de dirigeants francophones et flamands, cela vaudrait la peine d'essayer.

— *Quelle est votre vision pour le rôle de votre pays en Europe et au-delà de ses rivages ?*

— La Belgique est intensément européenne. Elle a été un des six pays qui ont pris l'initiative du Marché commun. On peut compter sur ce pays pour continuer d'être un des moteurs de toute la politique d'intégration européenne.

(1) Homme d'Etat belge qui fut le premier président de l'Assemblée consultative du Conseil de l'Europe.



Une dynastie populaire, un couple royal partout acclamé. Le roi Baudouin et la reine Fabiola.

Pour nous qui, de France où nous habitons, avons tendance à mal connaître nos voisins les plus proches, ce fut la découverte d'un peuple épris de liberté, ne s'en laissant pas conter et qui semble avoir les qualités nécessaires pour relever les défis de l'heure.

Philippe et Lisbeth
Lasserre



Une vocation internationale. Le siège des Communautés européennes à Bruxelles.

DANS ses tout premiers discours publics, en 1934 et 1935, avant même qu'il ait inventé, en pleine course aux armements, l'expression-antithèse « Réarmement moral », Frank Buchman a appelé les hommes à une « révolution » spirituelle et morale. « Il nous faut plus qu'un réveil, disait-il en 1935 à Oslo, notre époque a besoin d'une révolution. » Et ce terme revient régulièrement à chacune de ses interventions.

Ce n'est pas à la légère qu'un Américain, en cette époque troublée qui suivait la grande dépression économique, employait un tel langage.

Qu'y a-t-il donc de révolutionnaire dans les idées du Réarmement moral ? Comment vivons-nous ces idées aujourd'hui ?

Frank Buchman a souvent dit lui-même, ce qui semble contredire ce que nous venons d'écrire, qu'il n'avait pas l'ambition d'apporter des idées nouvelles ou différentes de celles qui étaient apparues sur la scène du monde il y a deux mille ans.

Toujours dans ses discours des années trente – les premiers qui aient été conservés – qui donnent les idées de base du mouvement de l'Esprit qu'il allait déclencher en Europe, il propose avant tout un retour aux sources : un christianisme dynamique, ramener les hommes aux principes fondamentaux de la foi chrétienne, se mettre à l'écoute de la direction divine, respect de critères moraux d'honnêteté, de pureté, d'amour et d'oubli de soi, une mobilisation spirituelle...

Une dimension mondiale

Mais quatre éléments le distinguent de beaucoup d'autres prédicateurs ou réformateurs de son époque :

1° Il introduit une dimension nationale et mondiale dans sa conception de la foi : « Un pays empoigné » ; « non seulement les individus mais les villes et les pays peuvent devenir différents » ; « une armée silencieuse d'hommes comme vous et moi, gouvernés par Dieu, conduits et éclairés par Lui, pourrait-elle devenir dans un pays une force qui change la communauté nationale ? »

Ce rapport que Buchman établit avec le monde dérive tout naturellement de ce que, plus que beaucoup d'autres de ses contemporains, il a appris à connaître la planète : Inde, Chine, Japon, Afrique du Sud, Europe d'un bout à l'autre, Amérique du Sud. Chacune de ses interventions publiques marque son intense préoccupation des détresses et des besoins du monde : révolutions d'Amérique latine, conflit d'Éthiopie, guerre civile en Espagne, montée du fascisme et du nazisme, danger de conflagration mondiale. Une foi personnelle qui ne serait pas vécue intensément au cœur de ces problèmes mondiaux lui aurait semblé hors de propos. Après la guerre, cette préoccupation s'est traduite par un intérêt passionné pour l'apport que pouvaient faire au monde des marxistes devenus conscients de la nécessité d'une révolution morale et spirituelle : « [Les marxistes] ont toujours eu l'esprit ouvert à ce qui est nouveau, en vrais précurseurs. Ils iraient en prison et mourraient pour leurs croyances ; pourquoi ne serait-ce pas à eux de vivre pour cette pensée supérieure ? » Un certain nombre de marxistes, après avoir milité pendant des décennies au sein du parti communiste, sont effectivement devenus par la suite des têtes chercheuses au sein du Réarmement moral.

Le Réarmement et sa vocation

par Jean-

2° Suite logique de sa préoccupation mondiale, Buchman adopte une attitude d'accueil et d'ouverture à l'égard des religions non-chrétiennes, et cela à un moment où l'Eglise, en pleine euphorie missionnaire, ne pense encore souvent qu'en termes de prosélytisme. Nombreux ont été les contacts établis par Buchman avec des dignitaires bouddhistes en Birmanie et en Thaïlande et avec des responsables islamiques. Dans un de ses discours, il dit la confiance qu'il place dans le monde musulman « dont l'arc immense peut assurer l'unité de toute la civilisation ».

Le dénominateur commun, selon lui, c'est que « catholiques, juifs, protestants, hindous, musulmans, bouddhistes et confucianistes, tous découvrent qu'ils peuvent changer et suivre ensemble une bonne route ».

Un prolongement social

3° Buchman est intimement persuadé que le changement spirituel de l'homme doit déboucher sur les plans social, économique, politique : « Le Groupe d'Oxford (mouvement qui a donné naissance au Réarmement moral) vise à un nouvel ordre social sous l'autorité de l'Esprit de Dieu, amenant de meilleures relations entre les hommes, une coopération désintéressée, des affaires plus honnêtes, une politique plus propre, éliminant les antagonismes politiques, industriels et raciaux » (Oxford, 1934). En 1921 déjà, au moment où Buchman rassemble ses premiers compagnons, il leur propose « un programme de vie qui commence par le changement de l'individu et conduit au changement de la famille, de la société, de la nation et du monde ».

4° Pour Buchman, et nous n'insisterons jamais assez sur ce point, tout part nécessairement d'une expérimentation personnelle. Alors que tant de gens, surtout dans nos pays latins, se gargarisent de mots et se satisfont d'avoir vu juste, d'avoir une pensée correcte, Buchman ne s'occupe en fait que d'une seule chose : amener chaque individu jusqu'à ce déclic intérieur qui fera de lui une nouvelle créature. En dehors de cette expérience fondamentale, il n'y a rien d'efficace : « Vous pouvez parler du Réarmement moral jusqu'à en avoir la figure congestionnée, mais si vous n'amenez pas les gens à changer, vous ne faites rien du tout. »

Quelles sont les vertus révolutionnaires de ces quatre éléments ?

– La dimension mondiale élargit la notion de frère à tous les hommes, y compris ceux qui sont différents de nous.

– L'accueil des hommes de toutes religions fait éclater l'esprit de supériorité du chrétien.

ment moral révolutionnaire

ques Odier

- Le souci d'une transformation de la société tranche avec une conception avant tout conservatrice des Eglises des années trente.
- La notion de l'expérience personnelle contraste avec une approche intellectuelle et dogmatique de la foi telle qu'on la trouve souvent dans les pays latins.

Mais aujourd'hui, nous dira-t-on, ces notions paraissent beaucoup plus naturelles. Elles ne font plus choc. Possèdent-elles encore un pouvoir transformateur au sein de notre société ?

Une simple phrase d'un homme d'affaires marseillais, rencontré tout récemment, nous paraît apporter un élément de réponse à cette question. En guise de conclusion de sa première rencontre avec des équipes du Réarmement moral, il disait ceci : « Ce ne sont pas vos principes qui sont révolutionnaires, c'est votre volonté de les faire passer dans la vie active. »

Cette phrase a plus de portée qu'on ne le pense au premier abord. Il se trouve en effet beaucoup de gens, aujourd'hui, pour dénoncer le glissement moral de la société, pour affirmer haut et fort qu'un changement des mentalités est nécessaire. Des livres entiers sont consacrés à ce sujet. Ce qui caractérise le Réarmement moral, c'est qu'il intervient assez peu dans l'affirmation des grandes vérités pour se concentrer sur leur mise en pratique. Car il y a autant de différence entre l'acquiescement à des principes et leur mise à l'épreuve qu'entre l'hostilité et l'acquiescement.

« Pourquoi faites-vous ce que vous faites ? »

Si l'élément révolutionnaire réside dans la mise en pratique, alors nos actes de tous les jours prennent une importance accrue. Chaque rencontre devient un moment privilégié qui demande le meilleur de nous-même. Nous rejoignons bien là Frank Buchman, dont la vie se caractérisait par le soin qu'il donnait à toute personne et à toute chose ; mais aussi, il ne prenait rien pour acquis. Pourquoi faites-vous ce que vous faites ? semblait demander son regard à ceux qui croisaient son chemin.

Cette recherche de l'essentiel, cet esprit de remise en cause (qui ne se confond pas avec une remise en cause systématique) nous paraît inséparable des impératifs de comportement que Frank Buchman a mis en valeur.

A une époque où les principes moraux sont souvent contestés, il n'est pas inutile de rappeler qu'ils peuvent être pris dans deux acceptions bien différentes. Ils peuvent être, nous l'avons déjà dit dans un précédent article, des facteurs d'ordre ou des provocations à l'ordre établi. Un contribuable qui décide de se mettre en règle avec le fisc peut être vu par certains comme un valet docile du pouvoir. Mais, aux yeux d'autres personnes, il sera au contraire comme un remord permanent et un défi aux compromissions de notre société.

De nos jours, ne nous faisons aucune illusion : quiconque s'attache à faire passer dans la vie active des idées comme celles proposées par Buchman va à contre-courant. Alors que notre époque baigne dans l'hédonisme, la recherche du profit maximum et la concurrence débridée, comment pourrions-nous ne pas être en porte-à-faux ?

Devant ces antinomies, comment devons-nous agir dans notre vie de tous les jours, à l'usine, au bureau, en famille, dans les associations dont nous faisons partie ? C'est la question que nous nous posons tous. On ne peut y répondre par de grandes affirmations ou par un mode d'emploi valable pour toutes les situations. Mais quelques lignes de pensée peuvent être utilement suggérées :

Quelle est la vie normale ?

- Nous rappeler que ce que nous appelons communément « la vie normale » est en général une vie anormale, faite de demi-teintes et de faux-semblants. C'est au cœur de cette vie anormale que nous sommes appelés à faire triompher la vie normale de la fraternité, de la vérité et du bon sens.

- Apprendre à distinguer en nous ce qui est prudence avisée de ce qui est tout crûment de la peur. La peur nous guette à tout moment, et il n'y a là rien d'extraordinaire. Peur de dire ce que nous pensons vraiment devant une foule hostile, ou simplement devant des amis qui pensent différemment de nous. Peur de reprendre fraternellement, et en toute humilité, un compagnon qui fait apparemment fausse route ou qui manque de clarté. Si nous savons reconnaître nos peurs, leur faire face et les appeler par leur vrai nom, c'est-à-dire désir effréné d'être compris, d'être apprécié, c'est-à-dire orgueil, nous verrons plus clairement ce qui nous est demandé.

- Nous fixer des objectifs et une stratégie. Nous ne pouvons pas tout faire ni semer à tout vent comme dans l'imagerie du Larousse. Nous pouvons trouver dans notre for intérieur des lignes d'action qui doivent être les nôtres, et surtout les personnes par lesquelles elles peuvent porter leur fruit. Alors, nous serons moins déviés de notre route par les obstacles et les embarras quotidiens.

- Garder une perspective mondiale, ce qui nous aidera à comprendre le grand dessein de Dieu à notre époque.

- Travailler avec d'autres, nous forcer à cet échange profond avec ceux qui vont dans le même sens que nous ; ce ne peut être qu'un enrichissement mutuel.

- Enfin, donner toute sa place dans notre vie à la réflexion silencieuse, où le croyant cherche l'inspiration divine et l'incroyant interroge sa conscience. Outil révolutionnaire par excellence, ces moments de réflexion nous permettent de prendre du recul sur l'événement, de nous dégager des conformismes et des idées reçues. Ils nous aident à prendre notre appel au sérieux sans pour autant prendre trop au sérieux notre petite personne.

Le pouvoir d'en bas

par Jacques Duckert

Jacques Duckert habite Bienne, ville suisse d'horlogerie et de petite mécanique. Il a commencé sa vie active comme ébéniste puis, pendant des années, il a assumé des responsabilités au centre du Réarmement moral à Caux, où lui et sa femme s'occupaient des approvisionnements. A cinquante ans, pour raisons de santé, il a dû cesser cette activité et prendre un travail de magasinier dans un entrepôt. Nous reproduisons ici le récit qu'il a fait à la rencontre qui rassemblait le 24 janvier dernier des ouvriers, des cadres et des patrons au centre du Réarmement moral à Boulogne.

Lorsque j'ai été embauché, j'ai essayé d'expliquer à mon nouveau patron comment j'envisageais ma collaboration. A la fin de l'entretien, je me suis entendu dire sans ambages : « Monsieur, il y a une chose qu'il faut que vous sachiez, c'est que dans une entreprise industrielle, on a besoin d'hommes d'affaires et pas de pasteurs. » Je n'avais pourtant parlé ni du Réarmement moral, ni de Dieu, ni de ma foi.

Son ménage est assuré à la «Winterthur»



Ici et à son domicile.

Avec une seule et même police.
A un prix très raisonnable.
Assurance responsabilité civile
privée comprise.
C'est tellement simple!

winterthur
assurances

Toujours près de vous.
Même à l'étranger.

Cela m'a obligé à me poser certaines questions et à repenser toute ma façon d'agir.

Est-il possible d'être responsable là où l'on est, à sa place de travail tout en bas de l'échelle, alors que pour les autres on n'est pas un homme responsable mais uniquement un ouvrier, un producteur ? Est-il possible d'être libre dans une entreprise mécanisée et organisée à l'extrême ? (J'ai parfois l'impression qu'il faudrait plutôt dire désorganisée : on organise tellement qu'en fin de compte, plus personne ne sait où il en est !)

Au fil d'années difficiles, j'ai découvert que la liberté ne dépend ni des conditions de travail, ni de l'environnement, ni du bagage intellectuel, ni d'une position hiérarchique. Elle vient de l'intérieur : il faut que je passe par une libération de mes esclavages. Or j'étais esclave d'une quantité de choses.

D'abord du sentiment de classe. Quand on a des chefs, on sent qu'on n'appartient pas à la classe des chefs, mais qu'on est parmi ceux qui doivent obéir. On est un exécutant. C'est un sentiment très puissant qu'on ne pas chasser juste comme ça, d'un geste. On doit en être guéri.

Esclave aussi du désir d'être considéré. Dans notre entreprise, il y a une boîte dans laquelle chacun peut glisser ses remarques et ses suggestions. Mais la plupart du temps, on n'en entend plus parler. Personne non plus ne vient vous consulter à votre poste de travail pour demander comment ça va, comment on pourrait améliorer les choses.

Les armes déloyales

Et puis la peur. Celle de ne pas être à la hauteur, de se faire renvoyer. D'être mis au chômage quand on approche les soixante ans. Ou bien la peur des camarades, la peur d'être considéré comme un lèche-bottes. Il m'arrive de demander un rendez-vous et d'aller parler à un de mes chefs. Même si je pars en douce, sans rien dire à personne, quand je reviens, je ne sais pas comment, tout le monde sait où j'ai été et l'on ne me regarde pas tout à fait comme avant.

Un jour, mon chef est venu discuter avec moi sur un point de détail. C'était la fin de la semaine, tout le monde était épuisé. Les camions devaient partir pour les livraisons du lendemain matin et on était sous pression pour les charger à temps. Beaucoup plus grand que moi, carré d'épaules, doté d'une voix de stentor, mon chef est de surcroît officier de réserve. Son bureau est au quatrième étage alors que moi je travaille au rez-de-chaussée, dans les entrepôts. Il s'est fâché : je me suis fâché. Alors il



a utilisé toute sa puissance pour m'intimider. Je le voyais blanc de rage, les poings serrés. J'étais très fatigué et, tout à coup, j'ai senti que des larmes me montaient aux yeux. Il me cria : « Je vous interdis de pleurer, moi je ne peux pas me le permettre. » La réponse est sortie comme un boulet de canon : « Je ne pleurerai pas si vous ne me frappez pas. »

Ce même soir, rentré chez moi, j'ai pensé à la question du pouvoir. Je me suis dit : je ne vais tout de même pas me laisser dominer ainsi par cet homme. Et puis, j'ai eu le sentiment qu'une autre voix me demandait : et toi, quel genre de pouvoir utilises-tu ?

Mon pouvoir, c'était ma hargne et ces larmes qui m'étaient montées aux yeux. Elles narguaient mon chef et lui disaient que peut-être le lendemain je ne reviendrais plus au travail, que je pourrais entraîner mes camarades dans la résistance. J'avais autant de pouvoir et de puissance que lui.

Le lendemain, j'ai demandé une entrevue avec lui en présence du patron. Nous nous sommes retrouvés assis l'un en face de l'autre et je lui ai dit que je n'accepterai plus qu'il utilise les armes déloyales que représentent son grade, sa prestance physique ou sa position pour intimider ses subordonnés. Moi, de mon côté, je devais m'excuser d'avoir utilisé les armes déloyales que sont la pression et l'intimidation qui viennent d'en bas. Sa puissance vient d'en haut, la mienne vient d'en bas et j'avais l'impression qu'elles étaient de force égale. D'un commun accord, nous avons décidé de renoncer à nos armes déloyales respectives. C'est à ce moment-là que j'ai senti que je pouvais être totalement libre, pleinement responsable et efficace là où j'étais et que cela ne dépendait pas de ma position dans la hiérarchie.

Quand je suis arrivé à Bienne, il y a neuf ans, j'étais dans un état physique lamentable. J'avais l'impression d'être au bout du rouleau, à la fin de ma vie. A peine capable de faire mon travail de magasinier, je devais souvent rentrer avant la fin de la journée. Le salaire en était diminué d'autant. Et pourtant, moi qui ai si souvent souhaité être quelqu'un d'autre, j'ai la preuve extraordinaire que Dieu peut m'utiliser là où je suis. Et j'ai comme un sentiment qu'il y a là un élément dont notre société moderne a besoin.

AFRIQUE DU SUD

Le rôle des syndicats va-t-il s'accroître ?

par William Jaeger

« Quel que soit le pays où l'on se trouve, ce n'est pas de l'influence ou de l'aide étrangères que dépend l'existence des syndicats, mais de la façon dont ils répondent aux besoins des travailleurs. »

Cette récente déclaration du président de la Commission internationale des syndicats britanniques, Tom Jackson, s'applique bien à la situation des syndicats sud-africains ; elle a été prononcée intentionnellement à Londres, à la conférence de la Confédération internationale des Syndicats libres consacrée au mouvement syndical noir indépendant en Afrique du Sud.

« L'objectif que nous devons nous fixer, a poursuivi Tom Jackson, c'est de découvrir la sorte d'aide que les travailleurs sud-africains et leurs syndicats estiment utile. En outre, nous devons comprendre parfaitement le contexte général qui est le leur. »

Un sujet explosif

La situation en Afrique du Sud et celle des ouvriers sud-africains noirs, métis et blancs sont en effet parmi les sujets les plus explosifs dans le monde moderne. Je viens de passer six semaines en Afrique du Sud pour m'informer de près.

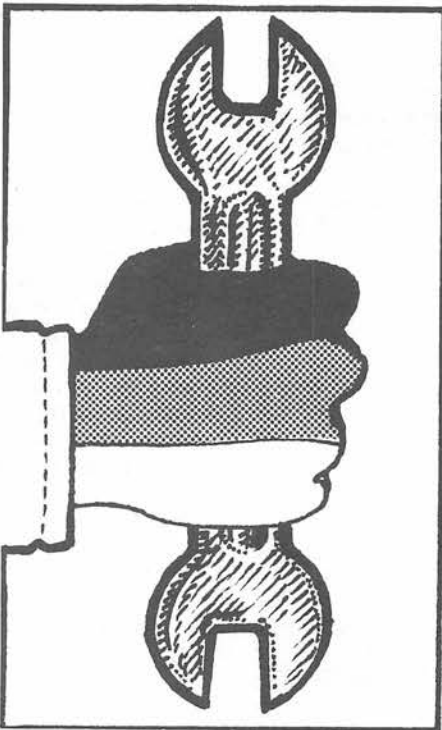
Aujourd'hui, me semble-t-il, il s'agit de réviser nos jugements à la lumière des changements importants qui ont commencé à intervenir dans le contexte économique et social. Personne ne peut ignorer la complexité infinie de cette situation. Les trente ou quarante dernières années ont été marquées par une application stricte de l'apartheid, par l'interdiction formelle pour les noirs de fonder un syndicat et par l'inégalité des travailleurs noirs, métis et blancs, dans le domaine des conditions de travail et des salaires. Les changements intervenus, affirment certains observateurs, ne sont qu'un maquillage superficiel.

J'ai rencontré pourtant de nombreux travailleurs noirs, métis et blancs qui ont senti l'amorce d'un véritable changement. Ils ne m'ont pas caché qu'ils en avaient

assez de la violence, de la guerre civile et du chômage qu'entraînent les boycotts.

Au Cap, en novembre, le premier ministre, M. Botha a fait une déclaration qui me paraît significative : « Opprimez les gens, refusez-leur le droit de vivre en êtres humains, ils se retourneront contre vous. Donnez-leur une chance de réaliser leurs aspirations, ils seront prêts à vous accepter. »

« L'objectif de notre gouvernement, m'a affirmé une personnalité proche du pouvoir, est de supprimer toute discrimination raciale, à tous les niveaux de la société. » Le professeur N. Wiehahn, de l'Institut des Relations du travail à l'Université de Prétoria, a remis au gouvernement cinq rapports, totalisant 30 000 pages, destinés à servir de base à l'élaboration d'une nouvelle politique des rapports sociaux en Afrique du Sud. Il y préconise l'institution légale des conventions collectives et le



Les organisations syndicales

L'Afrique du Sud compte dix millions de travailleurs, dont les trois-quarts sont de race noire. 740 000 d'entre eux sont syndiqués. Mentionnons parmi les organisations le Conseil des Syndicats sud-africain (TUCSA), qui regroupe 299 000 syndiqués, dont 68 % ne sont pas de race blanche ; la Confédération du travail, exclusivement blanche, qui rassemble 146 000 adhérents ; la Fédération des Syndicats sud-africains (FOSATU), qui totalise 22 000 membres ; enfin le Conseil des syndicats (exclusivement noir) qui compte 17 000 travailleurs.

développement de pourparlers tripartites entre gouvernement, syndicats et employeurs. Il m'a déclaré : « Les changements qui sont en cours devraient permettre à la législation sociale de répondre aux exigences de notre époque. »

Les mêmes salaires

Dès maintenant, tout ouvrier travaillant sur le territoire sud-africain a le droit d'adhérer à un syndicat ; nombreux sont aujourd'hui les syndicats noirs indépendants qui cherchent à se faire enregistrer officiellement pour pouvoir participer aux discussions paritaires.

Le directeur du personnel de la Société Barlow Rand, qui emploie 19 000 personnes, m'a dit : « Le directeur des relations sociales est un noir ; noirs et blancs ont les mêmes retraites, les mêmes salaires et les mêmes conditions de travail dans toute l'entreprise. » Le président de Barclays Bank m'a affirmé que la politique de suppression de la discrimination pratiquée par son entreprise a fait tâche d'huile dans de nombreuses sociétés des secteurs industriel et bancaire.

Dans son foyer de Soweto, la veuve du fondateur du Congrès national africain m'a dit : « M. P. Botha est le premier chef du gouvernement dont nous puissions dire qu'il est *notre premier ministre*. »

J'ai fait la connaissance de nombreux syndicalistes noirs et blancs. Le secrétaire général du T.U.C. (Confédération des syndicats), Arthur Grobelaar, m'a dit avec enthousiasme l'espoir qu'il a de voir les négociations tripartites en Afrique du Sud devenir une réalité. Les chefs de trois bantoustans noirs qui ont jusqu'ici refusé l'« indépendance » que leur proposait le

(Fin page 15)

Rencontre en Touraine

Les 31 janvier et 1^{er} février, ce sont les Tourangeaux qui ont accueilli la première réunion nationale de réflexion du Réarmement moral pour l'année 1981. Une soixantaine de personnes ont convergé sur le château de Benais, centre de vacances de la ville de Boulogne-Billancourt, pour 36 heures d'échange. Les journées, organisées par un jeune agriculteur de la ville voisine (Bourgueil), Jean-Louis Thouet et sa femme, ont été enrichies par la présence de M. Spyros Stephou, officier des douanes de Nicosie, que l'on connaît notamment par le diaporama *Sous le ciel de Chypre*. Lors d'une soirée où étaient accueillis un certain nombre d'habitants de Bourgueil, M. et Mme Maurice Nosley, ainsi qu'un Laotien, M. Kham phan Pravongvienkham, ont donné un compte rendu de la conférence intitulée « Dialogue sur le développement » qui s'est tenue en Inde au début de janvier. Faisant allusion au sort de son propre pays, le jeune Laotien a lancé un appel à la vigilance. « On s'endort libre, a-t-il dit, on se réveille pieds et poings liés. »

Après quelques hésitations, un Tunisien qui fait ses études en France a dit les sentiments qui l'avaient envahi après avoir été agressé dans la rue pour la cinquième fois en deux ans. « J'ai maudit les Français intérieure-

ment », avoua-t-il. Il s'est excusé d'avoir mis tous les Français « dans le même sac ». « J'ai décidé cependant de rester fidèle à mon engagement et d'emmener une petite équipe en Tunisie pour que mon pays devienne un lien entre nos deux mondes. »

Cette intervention a suscité un échange qui est appelé à se poursuivre sur l'action que le Réarmement moral pourrait entreprendre dans le domaine des relations entre Français et immigrés.

Plusieurs réunions restreintes ont permis d'aborder la question « famille et éducation », de préparer la rencontre de Caux qui doit être animée par la jeune génération et d'étudier le programme futur du spectacle *Un soleil en pleine nuit*.

Réflexion sur l'entreprise

Créer le climat où des hommes appartenant à tous les échelons de la vie économique peuvent parler en toute liberté de leurs problèmes et des améliorations à apporter aux rapports humains dans l'entreprise : tel est le but d'une série de rencontres qui ont lieu dans la maison du Réarmement moral, à Boulogne. Les participants viennent souvent accompagnés de leur conjoint, ce qui permet de faire aussi le lien entre l'entreprise et la famille. La liberté dans l'en-

treprise, le rôle du cadre, les finalités ouvrières et patronales ont été parmi les thèmes abordés, au gré des interventions, lors de la dernière rencontre en date, le 24 janvier.

A l'écoute de nos enfants

Dans les colonnes de *La Vie Nouvelle*, publication de l'Eglise protestante du Maroc, on peut lire au sujet du livre *A l'écoute de nos enfants* (1):

En ouvrant ce livre, j'imaginai qu'il s'agissait d'une nouvelle étude sur l'éducation. Une de plus. Eh bien non : c'est une suite de témoignages captivants, qu'on lit d'une traite tant ils sont vrais, proches, voire familiers. Courtes lettres en provenance du monde entier : de Londres, des Prairies canadiennes, du Cambodge, de Lyon, de Suisse, du Maroc, d'Amérique ; ces témoignages nous parlent de nos enfants, comme par touches impressionnistes. On trouve celui qui n'aime pas l'école, celle qui se sent frustrée, ceux qui touchent à la drogue, qui tombent dans la contestation agressive, quittent la maison ! Ceux qui se battent intérieurement, cherchent ou rejettent la foi. Au fil de chacun de ces brefs récits, nous nous sentons concernés parce que nous avons vécu ou vivons actuellement telle circonstance analogue, en sorte que l'« écoute de nos enfants » nous amène à l'écoute du foyer tout entier.

Le livre d'Annejet Campbell vient de paraître en langue galloise. Le lancement de cette édition a eu lieu au cours d'une réunion publique en présence du maire de la ville de Bangor. Le « Conseil gallois » a acheté cinq cents exemplaires de l'ouvrage, principalement pour les bibliothèques.

Une édition brésilienne est en préparation.

(1) A. Campbell : *A l'écoute de nos enfants*, Editions de Caux.

En bref

● A Marseille a eu lieu le 18 janvier, dans les locaux d'un collège technique, une réunion du Réarmement moral à laquelle ont participé des personnes venues de quatre départements du Midi. Le fil de la télévision canadienne sur les conférences de Caux, comprenant une interview de Mme Irène Laure, a été projeté.

● Le journal *Richmond News Leader* a publié un article détaillé sur la maison que vient d'ouvrir le Réarmement moral dans la capitale de la Virginie. L'auteur y décrit la façon dont l'acquisition de cette maison a été rendue possible par les dons de citoyens de la ville et de personnes du monde entier.

● Une vingtaine de jeunes de différentes régions de Suisse se sont retrouvés à Bienne, les 7 et 8 février. Concernés par les problèmes de leur pays, notamment les progrès de la drogue parmi leurs camarades et les manifestations qui ont eu lieu dans plusieurs villes suisses, ils ressentent le besoin de serrer les rangs et de définir leurs objectifs communs. Une prochaine rencontre est déjà décidée pour le début avril.

● Au théâtre Westminster, la pièce *Song of the Lion* (Le Chant du lion), qui porte à la scène la vie de l'écrivain anglais C.S. Lewis, est revenue une deuxième fois à l'affiche du théâtre Westminster, à Londres. La pièce de Daniel Pearce est interprétée par un acteur très apprécié outre-Manche, Hugh Manning, dans le personnage de l'écrivain que l'on connaît surtout en France par son livre *La Tactique du diable* et dont l'œuvre connaît actuellement un regain de popularité. Deux millions d'exemplaires de ses ouvrages ont été vendus aux Etats-Unis l'année dernière. L'acteur Hugh Manning a reçu de nombreuses lettres de spectateurs qui disent avoir trouvé dans la représentation de la pièce un renouveau d'espérance et de foi.

Le château de Benais : 36 heures de réflexion.



Après les représentations à Lyon du spectacle **Un soleil en pleine nuit**

Bien que les représentations du spectacle *Un soleil en pleine nuit* à Lyon, en novembre dernier, aient revêtu un caractère privé, deux journaux lyonnais se sont fait l'écho de ces avant-premières.

Dans *Le Réveil* de janvier, mensuel des Eglises réformées de la région Centre-Alpes-Rhône, Daniel Sagnol écrit notamment :

« Au moment où l'on va fêter le huit centième anniversaire du *poverello* qui, un peu à la manière de Pierre Valdo, s'est engagé dans la voie du sacrifice intégral au service du Christ, il est intéressant de voir comment des Anglais, familiarisés avec la « comédie musicale », ont imaginé de faire comprendre ce personnage aussi bien aux incroyants qu'aux chrétiens en recherche.

« Il fallait un interprète au-dessus du commun pour donner vie à ce texte de Hugh Williams, mis en musique par John Burrows et Peter Riddell, accompagné à l'orgue électronique et à la contrebasse pendant deux heures.

« Les spectateurs de tous les milieux, dont certains étaient venus en critiques,

n'ont pu résister devant l'authenticité de Michel Orphelin. L'acteur joue principalement avec son corps, dont il maîtrise parfaitement l'expression corporelle, par un entraînement ascétique. Les moindres nuances de son personnage, à la fois rigoureusement historique et tout à fait actuel, dans le même temps accroché à ce monde où la pesanteur le retient et libéré par la grâce qui le saisit d'une manière singulière, sont rendues avec émotion.

« Des chants ponctuent successivement les grands moments de cette quête de l'Esprit qui se substitue aux tentations de l'argent, de la puissance ou de l'amour humain chez cet homme comme tous les autres, nommé François.

« Le public jeune réagit plus facilement aux grands mimes de la jeunesse de François, qui le montrent en proie aux facilités de la vie mondaine, au goût du pouvoir sous toutes ses formes, aux ruptures avec son père, et au recrutement des premiers compagnons par le truchement d'une émission télévisée à laquelle les spectateurs répondent, astucieuse intrusion du 20^e siècle dans le 12^e. Rien de choquant dans cette démonstration, toujours soutenue par l'humour du comédien qui excelle dans ses convictions : « la possession des choses vous chosifie en retour. » Il est difficile aux esprits les plus orthodoxes de le contredire même si le petit missel convoité par un frère de sa

Prochaines
représentations :

Mardi 17 mars à 20 h 30

Salle polyvalente

Sens (Yonne)

**Vendredi 20 mars à 20 h 30
et dimanche 22 mars à 15 h**

Aula du collège de Chantemerle

Moutier (Suisse)

communauté devient un simple livre de poche.

« Un public plus exigeant ne manquera pas de percevoir derrière les aspects un peu didactiques de cette lutte contre l'« avoir », les accents beaucoup plus forts et discrètement placés au second plan, de la lutte de François contre son « être intime », accents qui culminent d'une manière bouleversante dans la seconde partie lorsqu'il mime le violon qui se transforme en croix, la famille imaginée en personnages de neige, à l'évocation de Claire, ou la prise de conscience cosmique de l'ampleur de la grâce, qui l'amènera à composer son cantique du Frère Soleil, et à accepter Sœur la Mort, dans le dernier cri de victoire qui termine la scène. Un grand spectacle, qui mérite un public beaucoup moins confidentiel. »

ESSO
SHOP
**Tout pour
votre voiture!**

Rencontre à Melun

Dans le cadre de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, le groupe œcuménique de la ville de Melun, qui rassemble catholiques, réformés et adventistes, a organisé le 23 janvier dernier une représentation du spectacle *Un soleil en pleine nuit*.

Cinq jours plus tard, une rencontre entre quelques membres de l'équipe de production et une quarantaine de spectateurs, enseignants, responsables de catéchèse, jeunes, religieuses franciscaines, etc. permettait un échange approfondi sur la foi de saint François d'Assise et le défi qu'elle implique. La pauvreté évangélique du saint, comme règle de vie, créait entre ces chrétiens de confessions différentes une atmosphère d'humilité et de respect mutuel. Les questions posées aux mem-

bres de l'équipe technique sur leur engagement personnel avec le Réarmement moral et sur la production du spectacle ont montré que *Un soleil en pleine nuit* ne parle pas seulement par lui-même, mais aussi par l'équipe qui se consacre, non sans sacrifices, à faire découvrir le chemin où nous entraîne saint François.

Cette rencontre permettait aussi de mesurer un peu plus la portée et la richesse de la réflexion suscitée parmi les spectateurs. Un prêtre, méditant sur le dépouillement spirituel de saint François, qui voit l'ordre qu'il a créé lui échapper, a partagé son désarroi face à un ministère difficile. Devant l'enthousiasme de leurs propres enfants, des parents voudraient que d'autres représentations soient données pour les jeunes.

Deux approches du tiers monde

par Antoine Jaulmes

Nous ne pouvons tous courir le monde, ni passer des années dans chaque pays pour y apprécier ce qu'est la vie, ce que sont les gens sous d'autres latitudes. Pourtant, à notre époque, il est nécessaire de savoir sortir de ses frontières et de sentir combien la vie des gens ordinaires est différente ailleurs. Misère, corruption, violence, angoisse sont le pain quotidien des masses du tiers monde. Une réalité qu'hélas nous arrivons sans peine à ignorer.

Pour dépasser cet aveuglement craintif, et avant de pouvoir davantage porter dans notre cœur ces hommes et ces femmes qui souffrent, il faut avant toute chose s'informer. Deux livres parus récemment, passionnants et faciles à lire, nous y incitent.

L'un d'eux, *Fourmis et poissons* (Editions du Seuil, 1980), a été écrit par Tibor Mende, qui fut en tant qu'auteur et haut fonctionnaire de l'O.N.U. l'un de ceux qui, il y a quelques années, ont éveillé la conscience occidentale à l'existence d'un tiers monde désespéré — il n'a pas écrit moins de 15 ouvrages en 30 ans parmi lesquels *Conversations avec Nehru* (1956), *De l'aide à la recolonisation* (1974), *Soleils levants* (La Chine et le Japon) (1975).

Toutefois, ce brillant universitaire ne nous propose aujourd'hui ni une grande analyse économique, ni même un plaidoyer, mais des carnets de route, une sorte de « coup de rétroviseur » très personnel et très humble sur le trésor d'expériences qu'il a amassé au cours de ses innombrables voyages.

Lassitude

Il va donc nous entraîner dans une suite volontairement décousue et essoufflante de trop belles images, au travers desquelles le lecteur attentif discernera pourtant plus de qualités de cœur qu'un simple goût pour l'exotisme. Dallas, Mandalay, Rio, Bombay, Monrovia, Pékin, La Paz, Tokyo, Amman se succèdent sans transition dans cette course endiablée autour du monde. Les évocations sont étrangement puissantes et la plupart méritent que l'on s'y arrête ; les visages, les rencontres, les situations ne sont jamais banals : un prisonnier politique en Chine populaire, un Américain moyen, une juive russe qui retrouve son frère en Israël après quarante

ans de séparation, le président du Guatemala, des Japonais survivants d'Hiroshima, d'accueillants bonzes birmans...

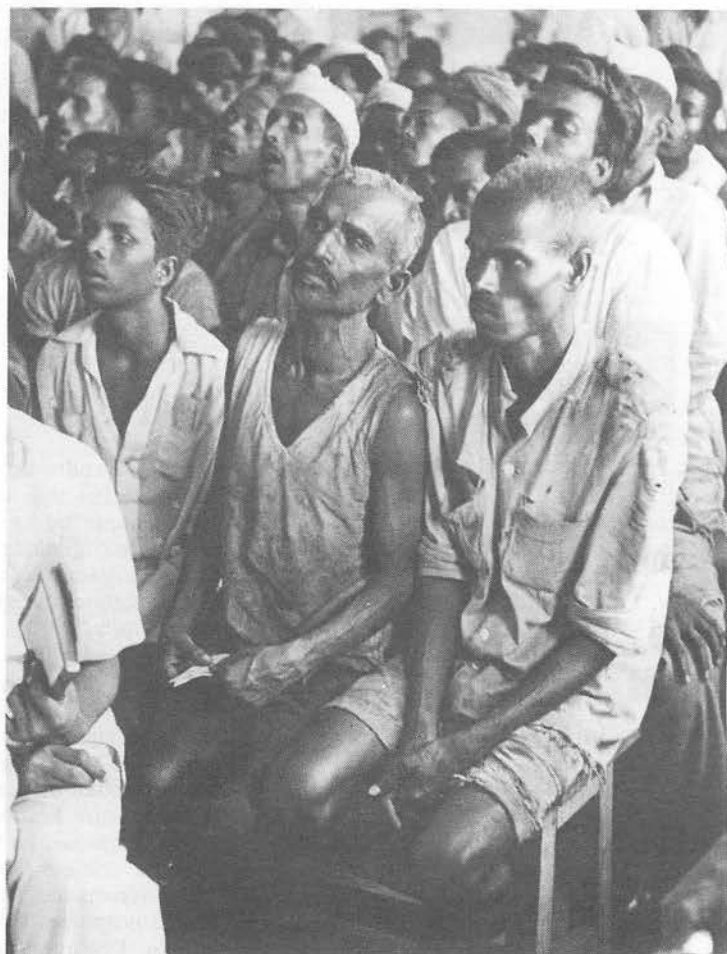
On sent percer par endroit une pointe d'amertume contre certains « experts » trop peu dévoués et trop peu efficaces et auxquels il s'est longtemps heurté. De même, le titre du livre semble marquer une sorte de lassitude de vieux lutteur usé par les échecs : la justice dans le monde ne semble-t-elle pas régresser ? (Le titre du livre, *Fourmis et poissons*, fait référence à un vieux proverbe lao : « Quand l'eau baisse, les fourmis mangent le poisson ; quand elle monte, le poisson mange les fourmis. Ainsi vaut-il mieux aimer que haïr. » L'auteur entend nous rappeler que « le sort commun de tous les hommes est d'être tour à tour fourmi et poisson »).

Mais *Un voyage vers l'Asie*, un livre signé Jean-Claude Guillebaud, grand re-

porter au journal *Le Monde*, apporte une perspective toute différente : reporter, Jean-Claude Guillebaud est, au contraire de Tibor Mende, très conscient des limites méthodiques de ses investigations et il n'hésite pas à s'en confier au lecteur. Il sait que tout Européen (a fortiori s'il possède un quelconque titre officiel) représente toujours aux yeux des habitants des pays pauvres la richesse et la puissance. Et qu'il s'attire par son comportement et ses questions les « bonnes » réponses, celles que ses interlocuteurs estiment les plus propres à le contenter. D'où une vision des choses qui peut être à cent lieues de la réalité.

Des Occidentaux trop bavards

Comment doit faire dès lors le reporter pour appréhender en très peu de temps, et malgré l'obstacle des langues, ce qui fait la vie des gens simples qu'il va rencontrer ? Pour réduire ces difficultés proprement insurmontables, Jean-Claude Guillebaud aura recours à des « experts » occidentaux, souvent des missionnaires ou des ethnologues, qui vivent depuis deux ou trois décennies sur le terrain. Ce sont des gens souvent trop bavards, exagérément



« Une Inde belle, angoissée, tendue »

circonspects (« Ce que je vous dis là, c'est uniquement valable pour ce village-là ; à 20 km d'ici, c'est tout différent ») et hautement démoralisants (« Vous ne comprendrez rien à rien tant que vous n'aurez pas passé dix ans ici »).

Cependant, la méthode semble bonne. En effet, l'Inde qu'il évoque dans son chapitre sur Calcutta, les bidonvilles et le peuple des trottoirs, m'a paru non seulement proche de l'Inde que j'ai pu apercevoir moi-même mais encore aussi belle, angoissée et tendue que celle dont parlent des gens aussi différents que le père Ceyrac, jésuite français vivant à Madras depuis quarante ans, ou Rajmohan Gandhi, petit-fils du mahatma, éditorialiste de l'hebdomadaire indien *Himmat*. Notre auteur ayant à l'occasion de son dernier reportage passé moins d'une semaine en Inde, il faut saluer sa grande sensibilité et son excellente information.

Réservoirs humains

Après l'Inde, nous abordons l'hallucinant spectacle d'une Thaïlande en voie de désagrégation, gangrenée par la corrup-

tion et la prostitution de masse à l'usage des touristes occidentaux et où les réservoirs humains que constituent les campagnes, très pauvres, mais aussi les camps de réfugiés sont mis en coupe réglée par une pègre florissante et jouissant de très hautes protections.

Non moins étonnants sont Naples, Hong-Kong, Kathmandou et le Téhéran de Khomeiny tels que les montre Jean-Claude Guillebaud. En quelques pages nous allons au plus profond des maux qui tenaillent ces différentes régions d'Asie — de quoi secouer notre somnolence satisfaite et « occidental-centrique ».

Je remarque aussi que le périple de Jean-Claude Guillebaud commence par une bénédiction de Jean-Paul II tandis que les dernières images du livre de Tibor Mende sont religieuses et que la dernière scène se passe dans et autour d'une église.

Quand notre intelligence s'épuise et que notre générosité marque le pas, nos dernières ressources ne seraient-elles pas spirituelles ? Où ailleurs trouver assez de force et d'espérance pour vouloir comprendre le monde et travailler à le changer ?

Afrique du Sud

(suite de la page 11)

gouvernement, le Gazankulu, le Kanguwane et le Quaqua, ont exprimé leur désir de voir s'instituer des syndicats sur leurs territoires. Partout dans le pays, de nombreux conseils ouvriers noirs ont été créés dans les entreprises.

« Au cours des huit prochaines années, il s'agit de former cinq millions d'ouvriers », a déclaré récemment M. Fanie Botha, ministre de l'Emploi et de la main-d'œuvre. Il a en effet souligné que la productivité par travailleur en Afrique du Sud est cinq fois moins forte qu'au Canada et en Australie.

Une porte s'entr'ouvre

Une porte s'entr'ouvre donc en Afrique du Sud : il est vital que par le biais des grandes organisations syndicales du monde cette porte soit maintenue ouverte. Il faut aussi faire tout ce qui est en notre pouvoir pour prévenir les risques supplémentaires de conflits et de confrontations sanglantes.

Les contacts de l'Afrique du Sud avec le monde extérieur doivent être multipliés. L'isolement ne profite à personne. En outre, n'oublions pas que douze Etats africains au moins dépendent de l'Afrique du Sud pour leur économie, leur commer-

ce et leur alimentation. Si on boycotte l'Afrique du Sud, ce sont ces pays qui seront paralysés. La destinée de l'Afrique du Sud ne serait-elle pas celle d'une nation multiraciale dans la famille des nations ? Elle pourrait aider par tous les moyens possibles bon nombre d'Etats africains qui ont aujourd'hui si cruellement besoin d'acquiescer les moyens de nourrir, de loger leurs populations et de leur assurer du travail.

(Traduction d'un article paru dans le numéro de février du journal *The Industrial Pioneer*, publié à Londres par des militants ouvriers britanniques).

PHOTOS : INBEL : p. 1, 4, 5, 7 ; Lasserre : p. 6, 12 ; New World News : p. 14.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Paulette Burnier, Maurice Favre, Hélène Golay, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 60 ; Suisse : Fr.s. 24. — .

Belgique : FB 450 ; Canada : \$17. — .

Autres pays par voie normale : FF 68 ou Fr.s. 27. — . Pays d'outre-mer, par avion : FF 75 ou Fr.s. 30. — . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 30 ; Fr.s. 15. — ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12 755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 750 francs CFA (abonnement avion) ou 3 400 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

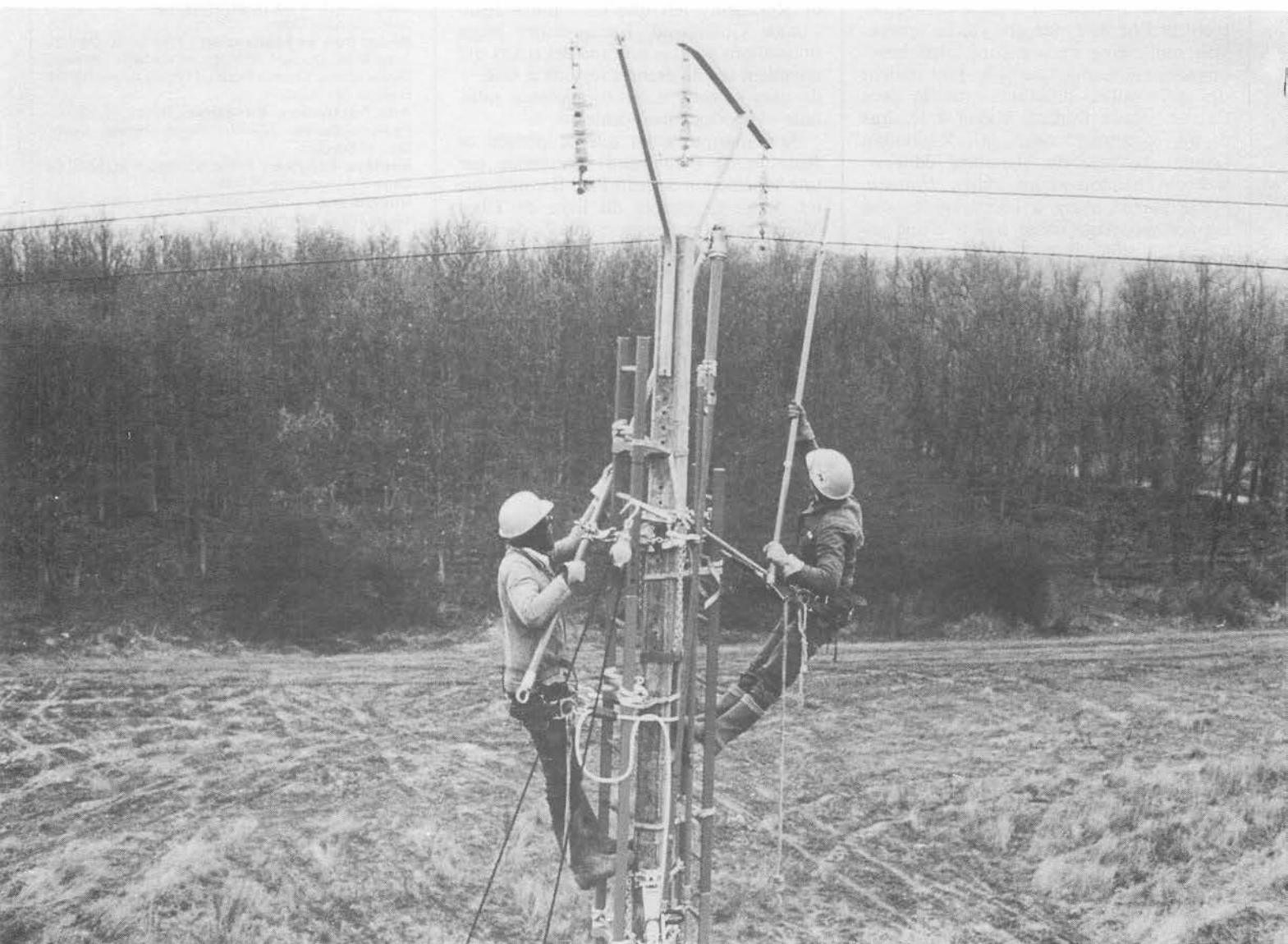
La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

*Des hommes
au service des hommes*



Photothèque EDF



ÉLECTRICITÉ DE FRANCE